

À treize ans, mes parents m'avaient envoyée en France dans l'espoir que j'en revienne soigneusement lavée, lissée, polie. Civilisée. Je rentrais deux ans plus tard, tel Lazare revenu d'entre les morts, avec *un je-ne-sais-quoi* qui m'éloignera à jamais des autres. Pas vraiment ici, ni tout à fait là-bas. Nulle part à jamais.

Quand Carole, ma copine du quartier Mpila – celle avec qui j'avais partagé une passion folle pour le chanteur Papa Wemba que je rêvais d'épouser, celle avec qui j'avais dansé le *mokognogno*, le « coucou dindon », la rumba rock, chanté des heures durant *Mère supérieure*, *Ngonda*, *Mama wali* ou *Nzenza*, celle avec qui je m'enfuyais au quartier Poto-Poto chez Baron, mon premier amour –, quand Carole me retrouva en juillet 1980 après deux ans d'absence, on n'avait plus rien à se dire.

Mais avions-nous jamais eu quelque chose en commun elle et moi ? Sûrement pas Mpila, où nous habitons toutes les deux avant mon départ. À l'est du centre-ville, Mpila, c'est le quartier des affaires et des grandes entreprises

internationales : compagnies d'exploitation pétrolière, sociétés de production et de distribution d'électricité, du BTP et de l'automobile, dépôts de vivres frais et d'eau minérale, de boissons alcoolisées et de tabac. Et à côté de toutes ces enseignes étrangères, des usines congolaises d'approvisionnement en butane, des chaînes hôtelières nationales, les transports publics... Mpila est aussi un quartier résidentiel à forte connotation politique ; c'est depuis ses grandes maisons bien gardées que le Congo est dirigé. Que le Congo est fait et défait, au saut du lit, au saut des humeurs. Mpila, c'est le coin des apprentis sorciers, des professeurs Tournesol distraits, maladroits dans la manipulation des stocks de munitions, sourds aux explosions, souvent détachés des réalités quotidiennes des Congolais. Mpila, c'est le lieu d'où les guerres qu'éprouveront les Congolais dans leur chair dans les années 1990 ont été pensées. Mais je n'en suis pas encore là...

Au milieu des habitations cossues appartenant à ces familles huppées apparaissent quelques maisons poussées là comme des champignons non comestibles. Celle de Carole se trouvait dans un passage menant vers le fleuve. Ma famille venait de s'installer tout près, dans le logement de fonction de Sho Congo Caterpillar où mon père travaillait. Carole et moi avions plus ou moins le même âge. Nos parents firent les présentations. Ainsi devînmes-nous amies.

Deux ans plus tard, en ce jour de retrouvailles, Carole accepta les cadeaux que je lui avais rapportés de France. Mais elle ne revint plus jamais me voir. Elle m'avait trouvé bien bête. À ses yeux, j'avais rapetissé. Elle,

elle se décapait maintenant la peau avec des produits de maquillage et des crèmes – Topifram, Ambi, Trois Fleurs d’Orient ou Diprosone –, sortait avec des grands messieurs et avait appris l’art de leur soutirer des sous. Moi aussi, je me fardais les joues, appliquais de l’ombre à paupières et du rouge à lèvres. Mais je ressemblais plus à une malade cherchant à masquer sa pâleur qu’à une vraie coquette de Mpila.

Je revis aussi Baron, mon premier amour. Dès qu’il sut que j’étais de retour, il déboula chez nous et je retournai aussitôt là où j’avais perdu ma virginité. Comme autrefois, j’allai chez lui au quartier Poto-Poto, à la rue Mbochi. Comme autrefois, on s’allongea sur son lit. Mais mon corps, comme déconnecté de la réalité, ne savait plus emprunter les sentiers du passé.

« Tu as grandi », me dit-il.

En taille ? Dans la tête ? Je ne posai pas vraiment la question, je connaissais déjà la réponse. Comme une pleureuse rappelle entre deux sanglots le souvenir d’un mort, Baron évoqua la fille que j’avais été et que je n’étais plus, celle qui deux ans avant lui faisait la guerre quand il ne lui faisait pas l’amour.

« C’est parce que j’ai intégré l’armée ? demanda-t-il.

– Il y a de ça, oui... »

Et quoi encore ? J’attendais la question, mais elle ne vint pas. À cette question, qu’aurais-je bien pu répondre... La France ne m’avait pas blanchie, bien au contraire, elle avait farfouillé dans mon tréfonds et mit en lumière un point noir, un côté ténébreux emprisonné en moi sans que je le sache. La France avait cruellement

appuyé sur cette touche. La joyeuse gamine de Mougali, la fille sensuelle de Mpila et de Poto-Poto ne le savait pas. Maintenant, je sais.

Tour à tour ou tout à la fois secrétaire, comptable, attaché de direction, chef du personnel, mon père, David Kouélany-Ngabala, avait longtemps travaillé pour des sociétés françaises d'extraction d'uranium dans plusieurs pays d'Afrique. Au Niger où il partit seul, au Gabon où est né mon frère J.-J., en République centrafricaine où nous avons vécu plusieurs années. Il changea de secteur en revenant au pays travailler pour Sho Congo Caterpillar, une société du groupe Tractafric spécialisée dans l'équipement industriel minier et le BTP. D'abord dans la ville de Pointe-Noire où nous sommes restés quatre ans, puis dans les bureaux de Mpila. Son dernier poste avant la retraite anticipée et chaotique qui précipita sa mort...

Quand il allait au bureau, ma mère s'installait à la véranda, derrière la maison, tout au bout de la grande parcelle. J'arrivais toujours à tromper leur vigilance et à m'échapper rue Mbochi pour rejoindre Baron. Baron possédait un Vélosolex. Après l'amour, il me raccompagnait à Mpila, où mon comportement déclenchait bien des querelles. Mon père reprochait à ma mère de ne pas savoir me tenir. Un jour, elle se cacha dans le noir pour nous attendre et attrapa Baron au collet avant que celui-ci, effrayé, ne redémarre en trombe. Mais c'était peine perdue ; le lendemain, je recommençais.

J'étais impossible à vivre. Je n'avais de respect pour personne, j'étais insolente, méprisante, déroutante. « Et cette chaleur aux fesses ! », répétaient mes parents. Ils avaient beaucoup hésité à m'envoyer en France. Comment allais-je me comporter là-bas ? Tous les mois, je recevais des lettres me rappelant à l'ordre : je devais respecter mes oncles, je devais respecter mon tuteur, je devais respecter mes professeurs. J'allais au pays des Blancs, des bonnes manières, de la réussite sociale. Est-ce que je mesurais ma chance ? Savais-je combien d'enfants rêvaient d'être à ma place ? Et l'on me rappelait aussi le prix du billet d'avion, le coût de mes études. À moi, l'ingrate...

Mon père avait peu de contacts avec ses frères installés en France depuis des années – j'ignorais qu'on appelait les Ngabala « les frères maudits » et que leur nom était lié à une série de scandales. Papa, voulant marquer sa différence, nous avait d'ailleurs donné son premier nom, Kouélany. Mais un été, tonton Tony vint passer ses vacances chez nous. Au moment de repartir, il manifesta le désir d'emmener avec lui un enfant de son frère. Il choisit Sissy – ma sœur Sissy était une fille très sage, très calme, très polie. Mon frère J.-J. et moi la suivîmes une année plus tard, en 1978.

Tonton Tony ne travaillait pas, c'est sa femme, Jacquie, qui faisait vivre le ménage. Comme beaucoup de Congolais de France, il baignait dans toute sorte de coups fourrés. Chez lui, c'était le bordel ; il couchait avec sa belle-sœur, draguait ses nièces, baisait les femmes de ses amis. Le manège continua naturellement avec Sissy,

qui ne savait se défendre qu'en pleurant. Elle chercha la protection de tantine Jacquie, mais cette dernière ne voulut rien reconnaître et lui fit des histoires. Dès mon arrivée dans leur maison de Limeil-Brévannes, Sissy me mit en garde. Je lui répondis de ne pas s'en faire pour moi : si le fauve approchait, je lui arracherais tout simplement les couilles. Je regardai Tony droit dans les yeux. Il comprit que je le défiais et ne s'y risqua jamais. Un jour on apprendrait sa mort, survenue à Libreville dans des conditions mystérieuses. On ne retrouva jamais son corps. Une affaire de trafic et de cul. Comme qui dirait, il est mort comme il a vécu.

Mon père pensa mieux faire en demandant à tonton Jo de nous prendre avec lui, à Villeneuve-Saint-Georges. Au pays, le lieutenant Joseph Ngabala était médecin militaire, ancien membre du Conseil national de la révolution, l'instance suprême du régime marxiste qui dirigea le Congo à partir des années 1960. Il avait milité aux côtés de Marien Ngouabi, du lieutenant Denis Sassou-Nguesso et de Pascal Lissouba pour ne citer que ces *camarades-là*, qui occuperont ensuite tous les trois la présidence de la République – surtout Sassou.

Déclaré réfugié politique en France, tonton Jo continuait plus ou moins à exercer. Lui baisait avec sa propre fille, Florence. Celle-ci finit par tomber enceinte et perdit la vie en voulant avorter. C'est une cousine que je ne connaîtrai jamais, je n'étais pas encore arrivée quand elle mourut. Sissy m'expliqua que tout laissait croire que Jo n'avait pas vraiment souhaité d'autre issue à cette

affaire. Il était en train de prendre un bain quand sa fille s'était sentie mal. Tout médecin qu'il était, il ne s'était pas pressé pour appeler l'ambulance. Quand le corps fut rapatrié au pays, il n'osa pas l'accompagner. Cette histoire ne fut jamais racontée ouvertement, mais chuchotée de bouches à oreilles, et tous ceux qui l'entendirent se la firent répéter cent fois sans tout à fait y croire. Comment, se demandait-on, la France pouvait-elle pervertir à ce point un père de famille africain. Mais était-ce vraiment la France ?

Retour chez oncle Tony, cette fois à Valenton. Mon père comprit enfin que l'argent qu'il envoyait servait d'argent de poche aux frasques de son frère plutôt qu'à nous nourrir correctement. Il menaça de venir lui-même régler le problème. J'attendais et redoutais cette venue, à me faire passer des nuits blanches. Le matin, quand j'ouvrais la fenêtre, j'avais l'impression qu'il nous appelait depuis le bas de l'immeuble. J'avais le sentiment de le voir au tournant de chaque rue. Des photos de lui jeune homme se mêlaient à mes visions. Finalement, papa ne vint pas. Il s'arrangea avec un autre, tonton Kim, qui nous emmena à Sevrans en pleine année scolaire. Il devint notre tuteur.

Désormais, c'était des levers très tôt, le bus en bas de l'immeuble, le train à la gare de Sevrans, le métro gare du Nord, des correspondances à n'en pas finir. Il fallait tout le temps courir pour ne pas arriver en retard au collège à Villeneuve-Saint-Georges où j'étais en quatrième et J.-J. en troisième – Sissy faisait sa seconde à Créteil. Je

traînais toujours loin derrière eux avec mon sac et mes tonnes de kilos en trop.

Tonton Kim était l'oncle maternel de mes demi-sœurs, Yvette, Liliane et Michelle – mais pas trop vite, ceci est une autre histoire. Quand nous vivions à Pointe-Noire, il passait souvent voir mon père, qui le soutenait financièrement. En France, il vivait avec ses enfants, Christelle, Armel et Mesmin. La mère d'Armel, une femme qu'il avait oubliée au pays, décida de le rejoindre un beau jour. Difficile de dire ce qui les faisait tenir ensemble. C'était une histoire d'amour sans intérêt, comme seul le mythe de la France sait en bâtir. Quelques heures à peine après son arrivée, elle se fit sérieusement tabasser. De notre chambre, nous entendions Kim lui reprocher de vieilles querelles sans tête ni queue. Aujourd'hui, impossible de me rappeler comment s'appelait cette tante.

Dès nos premiers échanges, j'ai détesté tonton Kim. Il s'était mis en devoir de me faire la morale : je ne savais pas dire bonjour, je ne répondais pas aux questions, je le regardais avec mépris... et pourtant, je devais l'aimer. Nous étions abandonnés par nos oncles paternels, nous avions faim et froid, et lui arrivait les bras chargés de victuailles, ou bien il nous emmenait au supermarché. Je me jetais sur la bouffe sitôt après son départ, imitant sa démarche raide et ses manières rustres, à faire éclater de rire mon frère et ma sœur malgré eux. Je l'appelais Kounta Kinté, du nom du héros de *Racines*, le roman d'Alex Haley que je venais de découvrir, tout simplement parce que cela sonnait rude, *mboka mboka*, péquenaud,



quoi. La gentillesse dont notre tuteur fit preuve à notre égard ne me fit jamais changer d'avis. J'étais ainsi : j'aimais ou je n'aimais pas. On était tout de suite fixé avec moi.